

JOURNAL DES JOURNÉES N°81
Le mardi 12 janvier 2010, édition de 9h 59

« Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne

dans l'œuvre continuée de Babel,

et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. »

Jacques Lacan, *Ecrits*, p. 321

LE FORUM DU 7 FÉVRIER

L'évaluation est l'arme absolue avec laquelle : - on chasse la psychanalyse de l'Université – le concept biaisé de « santé mentale » s'impose à la psychiatrie – les administratifs prennent partout le pouvoir, au détriment des producteurs – le chiffre en vient à dominer tous les aspects de l'existence.

D'où provient l'évaluation ? Elle n'est pas issue des mathématiques. Elle n'a rien à voir avec la science. Elle est fille de la psychologie expérimentale, ancêtre du cognitivisme.

Le cognitivisme est la forme contemporaine exacerbée du discours du maître. Pour triompher, il lui faut marginaliser, asphyxier, désarticuler, le discours de l'analyste. Les termes du débat : cognitivisme ou psychanalyse.

C'est à ce défi que l'Ecole de la Cause freudienne a répondu en soutenant l'entreprise des Forums, vaste front uni de la société civile pour arracher les serviteurs de l'Etat à l'hypnose où les plonge la conspiration cognitiviste.

Avant la fin du mois, paraîtra le numéro 10 de *LNA-Le Nouvel Âne*, dont le thème est : « Evaluer tue ». L'affiche du Forum sort demain de l'imprimerie, à 10 000 exemplaires.

Pour la première fois, ce Forum sera présidé de bout en bout par Bernrd-Henri Lévy, qui met son éloquence et sa notoriété au service de cette grande cause. Parmi les orateurs : Jean-Claude Milner, Cynthia Fleury, Yves-Charles Zarka, Roland Gori, Agnès Aflalo.

Au moment où le décret d'application de l'amendement Accoyer est finalisé par le service du Premier ministre avant d'être avalisé par le gouvernement, le Forum du 7 février rappellera aux pouvoirs publics qu'ils ont à compter avec une opinion éclairée par nos Forums.

*

COURRIER DE RENNES

Caroline Murlon, C'est fumeux !

« Il sera donc plus difficile désormais de devenir membre de l'Ecole si l'on n'est ni médecin, ni psychologue (je ne le suis pas plus que vous). » Que dire d'un désir brûlant sur lequel on jette un seau d'eau ? C'est fumeux !

« Se faire psychologue, ce n'est pas le bout du monde »

Possible, sans aucun doute à qui veut se tenir sous la chape du discours universitaire, mais à celui qui non moins désirent revendique son chemin propre, une voie qui ne soit pas pré écrite, là et disponible comme bagage, quoi ? Celui là, qui se refuse au formatage, devra donc être « un ni ... ni de talent ». Talentueux donc, qu'est-ce ? Le talent, une valeur ajoutée ? Cela me pose la question très angoissante, je l'avoue, des critères de sélection et les brutaux signifiants qui s'imposent à moi dans cette fumée épaisse sont : « évaluation » et « quota », voilà qui me surprend autant que vous sans doute et m'ébranle tout à fait.

Non ne pas faire l'autruche bien sûr, par contre se résigner... Quelle perspective désolante pour une école en mouvement, si vivante dans sa défense et la promotion de la psychanalyse freudienne et de laquelle je me sens si proche.

Caroline Murlon, jeune analysante

Blanca Perez Flament, Ni jeune, ni psychologue, ni psychiatre

« Après des années d'enseignement de Lacan, avec ce qu'il nous dit du discours du maître, nous voilà à tu et à toi avec les municipalités, les conseils régionaux, les ministres, et nous disons tout le temps : " merci ". Devoir nous défendre, c'est une chose, mais maintenant, entre nous, installer le discours du maître, après tant d'années... C'est quelque chose que je ne comprends pas - et que vous allez m'aider à comprendre. »

Vous reconnaissez ? Entretien d'actualité 33 du 16 décembre 2008.

C'est avec un certain soulagement que je lis dans le JJ les interventions d'Yves Depelsenaire et de Philippe Hellebois Je me sens allégée. Allégée du poids de ce que, de ma

place d'analysante, ni, ni, ni, ni jeune, ni psychologue, ni psychiatre (ça, ça reste un regret), je ne pouvais guère m'autoriser à dire.

Ni jeune : parce que j'ai différé de circonvolution en circumnavigation, une démarche analytique. Ni psychologue : parce que lectrice de Freud et des anti-psychiatre à l'adolescence, naïve mais radicale, je ne voyais chez les psychologues et la psychologie qu'une réduction primaire du sujet à des schémas pré-établis. Ni psychiatre, parce que mon histoire personnelle, subjective, mon symptôme, (la liberté ou la mort), voulait que je préfère la fugue à tout engagement.

Dix années d'analyse, avec une analyste inscrite sur l'annuaire de l'école, donc pas n'importe quelle analyste, m'ont amenées après d'autres détours, circonvolutions, circumnavigations, à me dire qu'après tout, j'avais peut être envie d'y entrer. Trop tard, lui disais-je, trop vieille. Pas légitime (ni, ni). De forcing en bousculade, cette analyste, de la jeune génération, m'a incitée à prendre la mesure du mon désir et la dimension de renoncement associée à chaque pas en arrière que je faisais (la liberté ou la mort).

Elisabeth Pontier, *Belle au bois dormant*

J'aurai dans quelques années le double de l'âge de Jean-Claude Trodaec (JJ N°80), je ne fais donc pas partie de la nouvelle génération, celles des forums. Je ferais plutôt partie de cette génération d'analysants aspirant analystes qui la précède. Si je vous écris, c'est qu'il ne me semble pas avoir lu de témoignage de cette génération.

J'ai burliné, d'abord proche de l'ECF, du fait de l'appartenance de mon premier analyste à cette école. Mais j'étais jeune et bien que mon désir de devenir analyste ait pu se dire lors de cette première cure, ce n'est pas là qu'il a mûri, qu'il s'est affirmé. Première cure donc et un acting out qui me jette loin de ce premier divan, heureusement pour m'allonger sur un autre, car mon transfert à Freud et à la psychanalyse n'avait pas été entamé.

Mon second analyste était aussi lacanien, sans doute parce que j'étais lacanienne avant même d'avoir lu Lacan et que tout ce que je découvrais en le lisant me parlait, même si je ne comprenais pas tout, loin s'en faut ! Mais le seul fait que Lacan nous mette en garde contre « la compréhension » m'allait vraiment bien. Je le suivais, Lacan, aveuglément, manquant sans doute de cette critique que pourtant il appelle chez ses lecteurs et qu'il disait apprécier de ses détracteurs qui seuls savaient le lire.

Mon analyste n'était pas de l'ECF, j'appris qu'il avait été membre du 4ème groupe et quand j'ai commencé à m'intéresser à son école, il a rectifié : « feu La Convention... »

Cette deuxième cure, accompagna la fréquentation de lacaniens qui se tenaient loin de l'ECF avec plus ou moins d'acrimonie. Pourtant mon analyste, qui faisait son boulot, ne fit pas

obstacle à mon choix de me rapprocher de l'ECF, même si il ne m'y encouragea pas. Il y eu les journées d'Automnes que je me mis à fréquenter régulièrement, admirative du travail qui s'y témoignait. Mais c'est à mes difficultés dans la clinique avec les toxicomanes que je dois mon « retour » vers l'ECF. La lecture d'un article me conduisit en contrôle chez son auteur et le transfert qui s'instaura me ramena « naturellement » vers l'ECF. Puis il y eu la section clinique et enfin ma demande d'entrée à l'ACF de ma région pour y inscrire mon travail et apporter ma contribution à ce qui s'y organisait.

Troisième temps : ce mouvement vers l'ECF s'accompagna du choix d'un nouvel analyste membre de l'ECF cette fois. La boucle était bouclée. Quel parcours en chicane ! Plus près de toi mon désir impossible ! Sans doute. Ma structure m'avait aidée à remettre à plus tard, tant et si bien que j'avais fait mon deuil d'une entrée dans une école de psychanalyse, rejoignant le cortège des lacaniens « atomisés » se tenant loin des écoles... qui se tenaient loin d'eux. L'ECF agalmatique, puissante, n'y faisait pas exception.

Aujourd'hui, moi qui suis encore pour partie, belle au bois dormant ou demi-morte, selon la formule qui dit le verre à moitié plein ou à moitié vide, je me réveille avec cette école, l'ECF, qui se secoue d'un long sommeil... Puisse le réveil continuer sa métamorphose et vous, cher Jacques-Alain Miller piquer encore de votre aiguillon ! – *Le 11/01/10*

Daisy de Avila Seidl, *Je suis*

Suivant les JJ s, en lectrice assidue, mais aussi en traductrice, place impayable car ça permet d'observer les tendances, j'ai remarqué que dans la majorité des cas on vous suit ! Proportionnellement il y a beaucoup plus d'adhésions à vos positions, que d'oppositions. Dommage pour la traductrice que je suis car les textes d'oppositions ont plus de nerf, la tension est plus présente dans le conflit, comme vous le savez.

Ce n'est pas en claquant des doigts , mais comme vous dites, c'est en allant à la mine, un énorme travail, celle d'occuper cette place de celui qui fait suivre. Lacan a eu plus de chance, ou plus d'intuition, que Freud, dans le choix de son héritier. Et de cette place vous ne pouvez pas fuir. C'est désespérant, quoi que vous fassiez, on vous suit !!

Mais à certains moments ça vous arrive de nous demander de vous suivre, comme dans l'épisode du "Twitisme" : je suis le berger, suivez moi les petites brebis...

Mais, généralement, vous êtes plus du genre à dire : "Faites comme moi, ne me suivez pas".

Vous citez "Massenpsychologie", et là on voit quelque chose à laquelle aucun groupe peut échapper même s'il est formé d'analystes/analysants. Dans le séminaire IV sur la relation d'objet, dans le chapitre "L'identification au phallus", Lacan nous parle du chapitre VII de la

Psychologie des masses, sur "L'identification", et nous montre le "Graphische Darstellung" de Freud.

Le schéma où il place les moi(s) des différents sujets . " Il s'agit de savoir pourquoi les sujets communient dans le même idéal. Freud nous explique qu'il y a identification de l'idéal du moi avec des objets qui sont supposés être le même. Simplement si on regarde, on s'aperçoit qu'il a pris soin de relier ces trois objets avec un objet extérieur, qui est derrière tous." Effet de miroir , puisque on ne peut pas suivre ce qui est derrière, mais qui paraît être devant. La langue française permet cette merveilleuse formulation : Moi, je suis JAM. Et si vous variez, comme les femmes, le groupe varie aussi.

Et cette variation se décline ainsi: Moi, je suis JAM : ... un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout...

Agnès Giraudel, *Question d'intérêt*

C'est en lisant le communiqué de l'AMP publié dans le 67ème *Journal des Journées*, sous l'intitulé « Le troisième », que j'ai prêté attention pour la première fois au signifiant « nouveaux venus ». Lecture incomplète, désordonnée, des numéros qui se succèdent à une cadence soutenue : peut-être avais-je manqué la première occurrence de ce signifiant, son explicitation... Celui-ci m'interrogea. Qui sont précisément ces "nouveaux venus", qui non seulement auront accès à l'ensemble des travaux du Congrès, mais qui pourront également y présenter des exposés ? Lecture rapide du communiqué : les "nouveaux venus" semblaient s'entendre de ne pas être membres de l'AMP. Mais les non-membres de l'AMP entraient-ils tous pour autant dans la catégorie des "nouveaux venus" ? « Troisième événement [d'une] série hors série, en tant que son « moment de conclure » », le Congrès de l'AMP voulait ouvrir ses portes à une population qui paraissait déjà exister. Alors, fallait-il avoir accompli quelque chose de particulier pour être qualifié de « venu » ? Depuis quand fallait-il l'être pour bénéficier de l'attribut de nouveauté ? Tous ceux, qui depuis plusieurs années assistent aux Journées d'études de l'ECF, suivent ses enseignements, lisent ses publications... étaient-ils soudainement devenus des "nouveaux venus" ? Avais-je, pour ma part quitté l'état de simple "non-membre" pour un statut m'ouvrant l'accès au Congrès de l'AMP, m'offrant même la possibilité d'y proposer un exposé ?

Réception du lien pour l'inscription, accomplissement des formalités à cet effet, mes interrogations furent levées. C'est alors que le fil de mes lectures me conduisit à l'article d'Éric Laurent « La passe-désir », publié dans le *Journal des Journées* n°70. J'y découvris une phrase qui, relançant mon questionnement, en décala la portée : « Jacques-Alain Miller propose d'appeler ceux qui nous entraînent dans leur *intérêt* manifeste et pour qui les portes du Congrès de l'AMP s'ouvrent : les nouveaux venus. » « Intérêt manifeste », effet d'entraînement dans ledit (intérêt). Mon attention fut ravivée. Plus question, cependant, de la porter sur l'être du "nouveau venu" – banal alter ego du membre –, mais sur sa fonction au service de l'École de psychanalyse dans les sillages et travaux de laquelle il s'inscrit. De quel type d'intérêt s'agit-il ? Comment en

saisir la logique ? Quid de l'effet d'entraînement évoqué ? Comment sert-il l'École ? Quelles ouvertures ces questions pourraient-elles offrir sur le débat sur la passe actuellement en cours ? Quelles ouvertures pourraient-elles ménager *dans* ce débat ?

Si dans le « Discours à l'École freudienne de Paris », Lacan faisait de « l'attribut du non-psychanalyste », le « garant de la psychanalyse »¹, peut-être pourrait-on considérer qu'il pourrait y avoir dans le "non-membre" de l'ECF, de l'AMP... quelque chose de précieux pour ces dernières, en tant précisément qu'il serait propre à favoriser le surgissement et l'accueil du "nouveau venu", puisque tel est le signifiant qui lui est aujourd'hui associé ? Faisant un pas de plus, l'on pourrait proposer qu'une question pour l'ECF porte sur ce qui dans son fonctionnement – en tant qu'elle accueille et met au travail des membres, non-membres, anciens, jeunes, psychanalystes ou non – contribue à dire « oui » au "nouveau venu", à faire en sorte qu'*il y en ait*. Comment chacun, dans son adresse à l'École, parvient-il à cultiver cette part, seule susceptible de tenir routine et groupe à l'écart ?

Mettre à l'épreuve « leur *intérêt* », « en élaborer la logique » : voici la voie sur laquelle Lacan engageait en 1965 tous ceux, « psychanalystes ou non », à qui s'ouvrait l'École qu'il fondait. Un seul moteur était alors cité : *s'intéresser à la psychanalyse en acte*². À ce point, lu sous la plume de Jacques-Alain Miller le 8 septembre 2009 dans le *Journal des Journées* n°6, un petit mot me revient, qui, emportant hésitations et inhibitions, avait précipité mon travail d'écriture pour les 38èmes Journées de l'ECF : « *On démontre en acte et non en flons-flons* ». Dans l'opposition de l'acte aux flons-flons – dans la sollicitation décidée du premier – quelque chose était ce jour-là venu me dire « oui ». En avait surgi, mon premier écrit adressé à l'École... Oui, *du* "nouveau venu".

Chantal Guibert, Plaidoyer pour les « ni-ni »

Cher Jacques-Alain Miller

Vos réponses au texte de Yves Depelsenaire ont pour moi le mérite d'éclairer fort à propos les choses, et de me conforter dans la position où m'a menée tout récemment mon analyse. Je rentre plutôt, par les critères que vous précisez, dans la catégorie de ceux pour lesquels il n'y a guère d'espoir de devenir un jour membre de l'École et, si mon analyse a été très longue – la moitié de ma vie à peu près – je ne vois pas en quoi elle me ferait mérite à entrer dans l'École : cette analyse, je l'ai d'abord faite pour moi, et je suis bien heureuse d'avoir eu la chance de rencontrer quelqu'un de bien orienté pour m'accompagner dans ce parcours. Et ce parcours m'a menée au point où en effet je n'ai plus d'espoir, ce que je trouve extrêmement léger et joyeux. Lacan disait, je crois, que c'était salubre et Dante à coup sûr se trompait, qui mettait au fronton de l'Enfer : « Vous qui entrez, laissez tout espérance ».

Je me trouve donc fort bien à la place où je suis, avec ce désir enfin libre de faire, et avec les quelques qualités qui j'espère sont les miennes, quelque chose à ma façon pour que la

psychanalyse vive et se transmette. C'est, pour moi, aussi important que d'avoir transmis la vie à un être qui bientôt va la donner à son tour.

Je pourrai donc dire que, d'une certaine façon, je « ne m'autorise », en la circonstance, « que de moi-même ». Que je n'ai nul besoin qu'on me dise oui, et qu'un non ne m'empêchera pas de continuer. Qu'une nomination n'y changerait rien non plus. Et que j'ai d'ailleurs pu constater bien souvent que, dans l'Ecole, l'absence de « labellisation » n'empêchait pas que des propos ou des contributions puissent être accueillis avec intérêt.

J'en serai donc plutôt aujourd'hui à vouloir soutenir de mon attention et de mon travail ceux de la génération qui « s'y colle », et sur laquelle repose l'avenir de la psychanalyse. Vous rappelez fort bien les nécessités stratégiques qui réclament qu'il en soit ainsi. Et je suis tout à fait d'accord avec vous.

Je vous fais donc confiance, et c'est pour cela que je me permets de vous dire aussi que je suis quand même un peu inquiète – pour le sort que vous semblez vouloir réserver aux « ni-ni ».

J'en suis une, mais ce n'est pas pour cela. Je sais que j'ai pu bénéficier de l'audace et de la détermination de certains directeurs d'institution, et d'un chef de service en psychiatrie, pour étendre ma pratique dans des lieux où je n'avais pas droit de cité. Qu'il m'a fallu travailler dans l'enseignement privé pour pouvoir louer un appartement et commencer à pratiquer la psychanalyse en libéral, seule possibilité qui m'était offerte alors. Que cette activité n'a représenté, et pendant des années, qu'un déficit sur ma feuille d'impôts et qu'elle ne pouvait prétendre à payer mes factures de gaz, ni même autre chose. Que c'est grâce au soutien des collègues qui m'ont fait confiance, et par ma réputation, que j'ai pu peu à peu développer mon activité jusqu'à pouvoir m'y consacrer totalement au bout d'une dizaine d'années. Et que c'était alors aussi grâce à mon conjoint qui subvenait aux besoins de la famille. Ça fait beaucoup de conditions, et je crois qu'il ne faut plus trop aujourd'hui compter sur l'audace des responsables d'institution qui sont ligotés par les politiques du champ social et sanitaire.

Mais faut-il pour autant s'en passer, de ces « ni-ni », dans le champ de la psychanalyse ?

N'est-il donc pas possible de leur réserver une place, justement ici, quand ailleurs on la leur reconnaîtra de moins en moins ? Faut-il oublier l'audace de Freud ? Vous évoquez, dans votre réponse à Yves Depelsenair, la vacuole, le trou. N'est-ce pas celui au bord duquel, je le vois ainsi, nous devons nous tenir sans jamais le recouvrir pour que perdure la vie de la psychanalyse, et non pas seulement sa survie ? Pour que reste vive ainsi sa capacité de création, singulière, audacieuse, pragmatique par nécessité mais faisant au désir et au rêve la place qui leur revient de toujours dans notre champ ?

Cette place que l'on a jusqu'ici réservée aux « ni-ni », je la vois comme ressortissant, et plus que jamais, à cette attention vitale pour l'avenir de la psychanalyse. Je dirai pour leur

défense qu'ils lui ont fait, d'emblée et sans calcul, confiance, et que c'est d'eux sans doute, et parce qu'ils n'ont pas été tout d'abord formés au « soin », qu'on peut craindre le moins qu'ils ne l'orientent vers la psychothérapie. Je pense aujourd'hui à ces analysants qui m'ont choisie parce que le savoir qu'ils me supposaient ne devait pas, pour eux, n'être que « livresque » ou « obtenu par un diplôme ». Que ce savoir supposé, il fallait donc que j'en ai eu un désir décidé et singulier, et hors des semblants établis dont la vacillation les amenait eux-mêmes à vouloir savoir quelque chose de ce qui les tourmentait.

J'ai été de ceux que le succès de référence des CPCT inquiétait, car il me semblait alors que la psychanalyse tendait à ne devenir qu'un savoir-faire. Cet exemple démontre bien qu'avec les meilleures intentions du monde on peut s'aveugler sur les conséquences à long terme. Et le long terme est ce qui, vous et nous, nous préoccupe.

J'aurais sans doute encore des arguments pour ce plaidoyer, mais d'autres que moi vous en donneront certainement de plus percutants. Du moins je l'espère. La seule suggestion que je pourrais vous avancer est celle-ci : l'université que vous venez de créer ne pourrait-elle pas participer à maintenir cette place des « ni-ni », et leur laisser un peu d'espoir, jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus besoin, de cet espoir.

Stella Harrison, *Les habits neufs de l'Empereur*

Chère Clotilde Leguil, Je me réjouis de votre réponse à Elisabeth Roudinesco, et suis surprise de votre surprise ! Nous avons ici affaire à une femme qui dit vrai ! Qui sait le vrai du vrai. Elisabeth Roudinesco est *La femme*. Ne le saviez-vous pas ? Cela n'est pas si neuf. N'oublions pas ces pages de *Pourquoi la psychanalyse ?* (Paris, Fayard, 1999). Nous y apprenions que « la procédure de la passe n'eut pas l'effet escompté... » Et remémorons-nous, alarmés alors, ce point, car vous n'êtes pas sans savoir, n'est-ce-pas, que l'AMP a « implosé » ? Eh oui, rappelez-vous ! « pour donner naissance à une diversité de mouvements autonomes (...) les institutions centralisatrices (...°) étant beaucoup moins crédibles que les petites unités plus vivantes, plus créatives ». Quelques années plus tard, la Dame qui dit Vrai écrivait rien moins que... le livre : *Pourquoi tant de haine*.

J'en profite pour...avancer un souhait. Le Cabinet de lecture de la revue *La Cause freudienne* n'est pas incluse dans les CD –Roms de *La Cause freudienne* . Ne serait-il pas bonne idée désormais de l'y insérer ? Cherchant hier soir sur mon CD-ROM mon texte sur cette « femme qui dit vrai »(*La Cause freudienne* n°44), je ne le trouvais point. Sans avancer, ici, certes ! un troisième *Pourquoi ?* je dirai que je suis un peu rebelle à ce binaire : articles de fond dignes de diffusion CR –ROM / cabinet de lecture improbable... Et ce Cabinet n'est-il pas aussi notre mémoire ?

Paulo Siqueira, *Le bateau de Saint-Louis*

J'étais avec ma femme dans une ville brésilienne du Nord, la seule fondée par des français qui n'y ont laissé d'autre trace que son Nom : São Luis (Saint Louis), nom choisi en hommage au très saint Roi de France. Nous sommes allés, moi et ma femme, prendre le bateau qui fait la liaison entre l'île (São Luis est située sur une île) et la ville en ruine d'Alcantara, très belle ville qui témoigne des temps où la fortune a été profitable aux gros propriétaires locaux de vastes latifundia où l'on cultivait la canne-à-sucre.

Nous y sommes arrivés à l'heure programmée de départ du bateau, ayant oublié la vieille habitude de la gent brésilienne (plus vraie encore quand on se déplace vers le Nord du pays et qu'on s'approche l'Amazonie) de prendre pour tout qu'on fait un gros retard. Ainsi nous étions les seuls et premiers passagers à arriver au port de départ à l'heure dite. Petit à petit, les brésiliens du coin sont arrivés et au bout de deux heures d'attente ils formaient déjà une petite foule. Le bateau arrivé, nous avons constaté qu'il y avait un nombre de place assise très inférieure aux nombre de passagers et que la traversée jusqu'à Alcantara étant longue nous étions mal placé pour faire le voyage assis. Étonnés qu'ils n'y ait pas de queue pour entrer sur le bateau selon l'ordre d'arrivée à l'embarcadère, nous sentant l'objet d'une "injustice" étant donné que la foule arrivée après nous avait pris les devant, je me suis adressé au "Commandant" du bateau pour lui dire que nous étions arrivés les premiers et qu'à ce moment là tous ceux arrivés après nous étaient passé devant. Vu notre apparence d'européens blancs distincts de la masse de noirs du pays (sans doute les descendants d'esclaves ayant travaillé dans les champs de canne-à-sucre des temps de jadis), notre Commandant s'est adressé aux noirs et leur a ordonné de se mettre en file un par un. Tout en rigolant (comme d'habitude), les gens ont obéi sans sourciller ni protester. Mais l'ordre suivant du Commandant à la foule m'a encore plus surpris et l'obéissance du groupe autochtone à cet ordre m'a ébahi : "Faites demi tour!", leur a crié notre Commandant, "les premiers passeront les derniers et les derniers monteront sur le bateau en premier !". Tout en éclatant de rire, toute la foule de noirs a fait demi-tour et obtempéré comme un seul homme, de sorte que moi et ma femme étions enfin prêts à être les premiers à monter sur le bateau. Et nous commençons à le monter pour prendre des places assises quand la plupart des noirs, à notre grande surprise, sont montés sur le bateau avant nous en évitant de passer par l'échelle qui donnait accès aux places pour y entrer par les fenêtres.

Morale de l'histoire : quand quelqu'un essaie de se faire suivre par la communauté des analystes en mettant en bon ordre l'accès aux "gradus" et aux postes hiérarchiques, les analystes ont tendance à faire comme ces noirs de Saint Louis du Maranhão. Enseignés par leurs ancêtres esclaves que leur place de subordonnée (c'est-à-dire, toujours sous ordre) dans le discours du maître, ils font semblant d'obéir pour en fait prendre la place de leurs choix, en passant, chacun pour soi, par la fenêtre de leurs fantasmes.

Vous avez compris ça depuis longtemps, "on fait semblant d'être le maître" pour mieux se faire désobéir par les masses... quand elles n'ont d'autre boussole que l'objet de leurs fantasmes.

Anaëlle Lebovits, *Génération Forums*

Ces quelques mots pour vous dire que je partage le sentiment de Guillaume Roy et le vôtre eu égard à l'événement décisif qu'a été, pour la « génération 2010 » à laquelle je me sens appartenir, la tenue des premiers Forums des psys.

Comme Guillaume, je baigne depuis toujours dans l'univers de la psychanalyse – et en partie, pour les mêmes raisons que lui. J'ai bien l'idée que la *Weltanschauung* psychanalytique est bien celle qui tient compte du réel.

Le pas que vous avez fait en 2003, en franchissant le Rubicon, a bel et bien fait naître une génération pour cette raison qu'un désir authentique pour la cause analytique s'y est fait sentir là, comme nulle part ailleurs. Tandis que certains groupes de psys se souciaient de l'Amendement comme d'une guigne, que d'autres criaient dans le désert, vous avez mouillé votre chemise – sans l'y laisser – pour que la psychanalyse ait encore de l'avenir. Je me souviens qu'à ce moment-là, elle aurait bel et bien pu disparaître, et son seul destin, si vous n'étiez pas intervenu comme vous le fîtes avec, à vos côtés, certains collègues et amis qui ont eux aussi saisi la gravité du moment, était d'entrer comme « science humaine du XXe siècle » dans les livres d'histoire des Idées...

C'est parce qu'en acte, vous avez su mettre votre désir au service de cette cause sur la scène publique, que vous avez pu susciter celui de ceux qui y venaient, nombreux – j'y étais, j'avais 22 ans.

Après les forums, nous sommes un certain nombre à avoir fait notre psycho, à nous être inscrits au département de psychanalyse de Paris VIII et dans les sections cliniques, à avoir écrit des articles et collaboré aux revues du Champs freudien, à nous être formés dans les services psychiatriques orientés par l'enseignement de Lacan auprès de membres de l'ECF, j'en passe.

Je n'ai pour ma part jamais eu le sentiment de vous suivre, que pour autant que je suivais mon désir propre. Et il faut croire que je ne suis pas seule dans ce cas. Les Forums ont ainsi réussi le pari calculé et pour autant risqué de faire en sorte que la psychanalyse soit aujourd'hui possible en France, d'un point de vue légal. Pariant beaucoup, vous avez aussi su, comme par surcroît, lui assurer les conditions matérielles d'une existence prolongée avec la « génération Forum ». Cette génération n'a jamais suivi aucun mot d'ordre. Oui, il a fallu les Forums pour qu'elle se constitue, mais elle s'est faite à partir de ce fond décisif, spontanément.

La cause que les Forums défendaient, l'intelligence et la rigueur qui s'y démontraient, la force et la joie qui y ont toujours régné, et surtout leurs conséquences concrètes ont agrégé à l'École de la Cause freudienne des dizaines de « jeunes », dont certains se sont autrefois réunis dans le groupe *Dix-it*. Qu'était au départ *Dix-it* ? Quelques personnes, nées dans les années 80 et concernées par l'avenir de la psychanalyse. J'y ai rencontré des Rennais décidés qui avaient

fondé l'*Ah Non !* dont Caroline Pauthe-Leduc, Benoit Delarue, Alice Creff-Delarue. Perrine Guéguen en était la benjamine. Des Bordelais que j'ai rencontrés pour la première fois après le premier Forum, Guillaume Roy et Olivier Ripoll en étaient, et avec eux des Parisiens : Alexandre Matet que je connaissais depuis des années, Damien Guyonnet, Karim Bordeau, Adrian Price, et puis Aurélie Pfauwadel, Deborah Gutermann, Martin Quenehen, Frédérique Bravin, Joachim Lebovits, et bien d'autres.

Je me souviens de l'animation de nos réunions de travail d'alors, la conviction que nous avions qu'il fallait prendre part aux affaires de la Cité sans quoi la Cité prendrait part à nos affaires, sans nous. Cette conviction demeure intacte. Les Forums ont donc eu pour moi – et pour bien d'autres – un rôle fondateur. Au gré des événements, j'ai recroisé tous ceux que je viens de citer. Ils étaient là lors des dernières Journées, et d'autres avec eux. Certains d'entre nous seront présents lors du prochain débat sur la passe...

Ces quelques lignes pour vous dire ma gratitude, parce qu'en effet, si ces Forums n'avaient pas eu lieu, il y a fort à parier que non seulement cette génération de psychanalystes en formation n'aurait pas vu le jour, mais encore que la psychanalyse serait, maintenant, bien mal en point. Et aussi parce que ceux qui s'y sont rencontrés un désir vaillant pour la cause freudienne, vous avez su les accueillir un par un et leur faire une place. Les dernières Journées ont permis à cet élan initié, il y a sept ans, de trouver une suite logique – on peut le dire après coup. Cette suite aura des suites.

vers Rennes 2010 :

Au début du xxie siècle, comment naît le désir de l'analyste

Le calendrier pour les Journées de Rennes, établi par Jacques-Alain Miller, est consultable sur le blog de Rennes, en page d'accueil : <http://rennes2010.wordpress.com/>

Sommaire du blog : les nouveautés <http://rennes2010.wordpress.com/>

Des Journées d'automne aux Journées de Rennes

Anne Ganivet-Poumellec : Aller à Rennes

Monique Amirault : Préparation des Journées de l'ECF à Rennes

Orientation

Stella Harrison : La passe, munitions contre la critique obsolète ?

Mariana Alba de Luna Chourreu : « De tordre ce tort et ce désir... je ris »

Twitter

Jean-Pierre Klotz : Passer par Twitter

N'hésitez pas à commenter les textes déjà publiés

Annonce hébergement

Une liste d'hôtels est à présent disponible sur le blog des Journées :
<http://rennes2010.wordpress.com/>

Si vous comptez venir à Rennes, il est fortement conseillé de réserver rapidement car juillet est une période de tourisme et de festivals à Rennes, donc assez chargée...

Home in Brittany

Nous vous proposons également des hébergements chez l'habitant, des collègues ou des étudiants ayant offert d'accueillir ceux qui le souhaiteraient.

Si ce type de solution vous intéresse, il vous faut contacter les collègues qui ont bien voulu se charger de centraliser propositions et demandes :

Isabelle Delattre : delattre.isabelle@laposte.net et

Alice Le Glaunec : aliceleglaunec@hotmail.com .

Appel à contributions

Nous attendons vos contributions pour le blog des Journées de Rennes : réactions, suggestions diverses, réflexions sur l'orientation de ces prochaines Journées. Tout format, tout style.

<http://rennes2010.wordpress.com/>

Vos textes sont à adresser à Caroline Pauthe-Leduc (caro.pauthe.leduc@gmail.com) et Sophie Marret

(sophie.marret@wanadoo.fr)

Pour la rubrique des Journées de Rennes du JJ, les textes (au format défini par Jacques-Alain Miller de 4500 signes maximum) sont à adresser à Jacques-Alain Miller (ja.miller@orange.fr), ainsi qu'en copie à Sophie Marret et Caroline Pauthe-Leduc.

www.causefreudienne.org

ECF 1 rue Huysmans paris 6è Tél. + 33 (0) 1 45 49 02 68

diffusé sur ecf-messenger, forupsy, et amp-uqbar

1 Lacan J. « Discours à l'École freudienne de Paris » in *Autres écrits*, Seuil, Paris, p.272.

2 Lacan J. Préambule de l'« Acte de fondation » in *Autres écrits*, Seuil, Paris, p.240.